

# Signaux de fumée entre les continents

Pour ce nouveau «Vis à vis», Patrice Barrat et Kim Spencer ont installé leur satellite entre deux terres indiennes. En passant par la Drôme.

france3 22h40 samedi

En 1969 déjà, Jean D'Arcy en rêvait: «Une structure politique nouvelle sortira des satellites de télécommunication directe». Propos d'une formidable utopie que l'émission de Patrice Barrat et Kim Spencer œuvrent à voir s'ébaucher à coups de transmissions satellites mensuelles. *Vis à vis* est un magazine de cette trempe, celle des visionnaires de la télé. Qui met chaque mois en relation deux personnes situées à chaque bout du monde, pour trois jours de conversation en direct. Sans présentateur, sans support journalistique. Juste deux mondes qui se rencontrent en images pendant près d'une heure.

Un triangulaire parfait qui se présente ce soir sous ce titre: *La terre, les Indiens et nous*. Les deux personnages étant l'un, Jacques Kurtness, Indien montagnais du Lac Saint Jean au Canada, l'autre, Luis Llanguilef, Indien mapuche du Chili. Entre les deux Indiens, pratiquement tout un continent, américain mais aussi curieusement une langue, le français. Jacques, docteur en psychologie, vivant aujourd'hui «comme un blanc» dans la province du Québec. Luis, licencié en sociologie, ayant fui la dictature chilienne il y a huit ans pour s'installer à Crest, un petit village de la Drôme où il travaille la terre.

C'est donc en français que la liaison se fait. Chacun recevant l'image de l'autre par un poste récepteur posé sur un tréteau, installé un peu partout dans sa vie au cours de l'émission. Premier contact: Jacques est assis sur un tronç d'arbre au bord du lac Saint Jean. Un gros bonnet de fourrures, une dou-doune confortable et les forêts comme fond de toile. A l'autre bout du satellite, Luis a choisi de se poser dans une salle du musée de l'Homme, auprès des objets quotidiens et objets de culte de son peuple exposés là. Il conduit la visite avec un brin de raideur encore. Tout de suite pourtant, ils se tutoient. «Entre frères», disent-ils.

En l'occurrence, les traditionnels signaux de fumée de colline à colline sont ici d'étonnantes images fragilisées par le direct et qui, posées dans le paysage, font d'étonnantes compositions. Une sorte de video-art brut. Au cours des trois jours d'interviews réciproques, les deux hommes sortent de



Luis Llanguilef, indien mapuche, est installé dans la Drôme.

leur réserve, abandonnent un langage un peu guindé et présentent leur monde et leurs luttes. Dévoilant par de petites touches intimes la situation faite aux Indiens. Hors du cadre «documentaire» classique, elle semble plus proche. Et ceci, d'autant plus que Luis se plaît à rapprocher les Indiens des paysans de la Drôme. Ceux qui se battent contre le passage du TGV dans leurs champs. La défense de la terre, qu'ils lient au combat écologique est le leitmotiv, fondement d'une culture. «Mais que vaut un Indien face au progrès?» Tous deux sont allés pour cela

jusqu'aux Nations Unies et en référent au grand chef Seattle: «Je ne veux pas vendre ma terre parce que c'est mon existence». Luis en a «le cœur qui saigne», et Jacques: «On ne se bat plus avec des arcs et des flèches, mais il nous reste les armes de l'économie.»

Harry, le père de Jacques s'offre en final en coiffure de plumes bleues pour conter le mythe du peuple montagnais. «La manière dont on traite un Indien, c'est la manière dont la terre se vengera», disent-ils en s'éloignant tous deux.

Annick PEIGNE-GIULY